

ECAS 2013

5th European Conference on African Studies (Lisbon)

June
27-29



African Dynamics in a Multipolar World

ISCTE - Lisbon University Institute

ECAS 2013

5th European Conference on African Studies

African Dynamics in a Multipolar World

©2014 Centro de Estudos Internacionais do Instituto Universitário de Lisboa (ISCTE-IUL)

ISBN: 978-989-732-364-5

TENDANCES ACTUELLES DES ETUDES AFRICAINES : L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE ENTRE «AFRICANISME» ET « AFROCENTRISME »

Sylvain C Anignikin
Université d'Abomey-Calavi
Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines
Département d'Histoire et d'Archéologie

mbanignikin@yahoo.fr

Introduction

Toute réflexion scientifique sur l'Afrique semble toujours comporter une bonne dose de conflit s'étonne un chercheur du Nord Alain Ricard

¹. Il n'a pas tort, car, après de nombreuses années de recherche et d'enseignement en histoire africaine, je me suis rendu compte que les études africaines se sont inscrites depuis toujours dans un débat entre « Africanistes » et « Afrocentristes ». Le clivage qu'implique ce débat épouse dangereusement la ligne qui sépare chercheurs du Nord (Occident) et chercheurs du Sud (Afrique). Une telle situation potentiellement dangereuse porte préjudice au progrès de la Connaissance sur l'Afrique.

La présente communication se propose de contribuer à identifier les facteurs susceptibles d'établir un pont entre ces deux catégories de chercheurs dont les travaux sont, de part et d'autre nécessaires au développement des études africaines. La finalité d'une telle étude est de contribuer à réduire le déficit d'informations ainsi que le gap de la production scientifique entre chercheurs occidentaux et chercheurs africains.

La démarche méthodologique envisagée dans le cadre de la présente étude privilégie la méthode de l'historien. L'historien a en effet vocation à comprendre et non à juger. Dans cette perspective je me propose principalement de savoir « ce qui s'est passé », mais également « pourquoi on en est arrivé là ? » De manière plus concrète Il s'agira de remonter à la naissance des études africaines pour identifier les facteurs de conflit. Ces facteurs devraient être analysés à la lumière des bonnes pratiques habituellement retenues comme telles par la communauté scientifique. Il s'agit de pondérer ces facteurs pour séparer ce qui est essentiel de ce qui est dérisoire.

¹ Ricard (A) 2004, De l'Africanisme aux études africaines, Afrique et Histoire, 1/2004 (Vol. 2), pp 171 - 192

Dans une deuxième démarche, le fait historique ou la situation historique sera mis en perspective dans le champ historique. Il s'agira alors de repérer à travers son évolution, les différents facteurs de transformation en prenant soin d'établir une rigoureuse chronologie. L'objectif ici n'est pas d'élaborer une histoire événementielle mais, de fixer l'ordre d'arrivée des événements de manière à préciser qui précède quoi. Ce n'est qu'ainsi qu'on pourra identifier les véritables faits porteurs, porteurs de transformations et de changements de manière à établir une rigoureuse relation de cause à effet. La présentation de cette étude s'articule autour de trois points :

- 1- Mon implication personnelle dans le débat entre « Africanistes » et « Afrocentristes ».
- 2- Ma perception du débat entre « Africanisme » et « Afrocentrisme ».
- 3- Les éléments du contentieux entre africanistes et spécialistes africains des études africaines
- 4-

1.- Mon Implication Personnelle Dans Le Debat Entre « Africanistes » Et « Afrocentristes »

1.1- Relecture de l'histoire de la décolonisation et nécessité de déconstruire

J'enseigne la décolonisation aux Etudiants en histoire et en géographie à l'Université d'Abomey-Calavi ainsi qu'aux élèves des classes terminales de certains collèges et lycées de Cotonou et de Porto-Novo depuis plus de trente ans. Mes recherches sur ce thème de la décolonisation m'ont amené à opérer des relectures qui m'ont confronté à des interrogations et à des questionnements. Il s'agit pour l'essentiel, de savoir si le colonisé a assisté les bras croisés à la conquête coloniale à la domination coloniale et à la décolonisation?

La recherche et l'enseignement sur le thème de la décolonisation m'ont amené à découvrir de nombreuses incongruités dans les savoirs dominants enseignés sur l'histoire de la décolonisation. Je pense les regrouper ici en trois principales catégories. Il s'agit d'abord des problèmes de concepts. Le premier du genre est de savoir comment est-on passé des concepts de « résistances », de « libération nationale » relevant du lexique des luttes pour l'indépendance à celui de la décolonisation qui n'a rien avoir avec les résistants ? Par ailleurs, que faut-il entendre par décolonisation ? Les dictionnaires français retiennent à ce propos que c'est « le processus par lequel, un peuple accède à l'indépendance, cesse de dépendre politiquement de l'Etat qui l'a colonisé ». Quant au verbe décoloniser, il est présenté sous sa forme transitive et signifie « accorder l'indépendance à une colonie ». Logiquement, les actions visant à « accéder à... » ou à « cesser de... » qu'exprime la décolonisation ne peuvent être signifiées par le verbe décoloniser que sous sa forme pronominale : exemple, le Vietnam s'est décolonisé, l'Algérie se décolonise. En définitive le choix des concepts et le contenu qui leur est attribué mettent en exergue les initiatives du colonisateur. On parle alors de décolonisation française, de décolonisation britannique, belge etc.

J'ai débuté mes initiatives de déconstruction par la clarification des concepts. Il a paru utile de déconstruire également les mythes. Trois de ces mythes ont attiré mon attention. Le premier c'est le Général De Gaulle dit l' « homme de Brazzaville ». Ce mythe présente le Général comme celui qui a impulsé le processus de décolonisation en Afrique noire. Le second mythe est celui des « indépendances octroyées ». Selon ce mythe, le colonisateur a de son bon vouloir, offert l'indépendance à des populations africaines qui n'auraient rien demandé. Quant au troisième mythe, il fait des premiers Chefs d'Etats africains, « les pères des indépendances » en Afrique.

Je ne voudrais pas m'étendre ici sur la procédure de déconstruction de ces mythes. On trouvera de larges extraits dans mon livre consacré à la décolonisation². Toutefois, on peut attirer l'attention sur les évidences qui font que ces mythes ne résistent pas à la critique historique. Ainsi, il est évident que le général De Gaulle, au nom de la grandeur de la France était en 1944 comme en 1958, opposé à toute idée d'indépendance en Afrique noire³. En 1944 la guerre n'était pas terminée et la France avait besoin de ses colonies pour tenir son rang de puissance. En 1958, la France avait plus que jamais besoin des colonies pour l'affirmation de la puissance de la France dans le contexte naissant de la bipolarisation du monde et de la guerre froide. Quant au mythe des « indépendances octroyées », j'ai montré dans un article récent⁴, qu'il ne résiste pas à la critique. Car, tous les mouvements de résistance anticoloniale, depuis les résistances primaires jusqu'aux luttes nationalistes des « évolués » ne traduisaient qu'une chose, la volonté d'autonomie, d'émancipation et d'indépendance, en tout cas, « le refus de toute sujétion » pour utiliser la deuxième définition que le dictionnaire Hachette donne de l'indépendance⁵. Enfin le mythe des premiers chefs d'Etat africains déclarés, « les pères des indépendances » est facilement démenti par l'appel à voter le Oui à la France, lancé par eux tous, à l'exception de Sékou Touré de la Guinée, lors du référendum du 28 septembre 1958.

1-2 Mes propositions pour décoloniser l'histoire

Poursuivant mon travail de clarification conceptuelle, de déconstruction des mythes de la décolonisation, j'ai jugé utile et cru devoir proposer des initiatives pour décoloniser l'histoire. Il

²Anignikin (C.S.), 2013, *Les indépendances africaines cinquante ans après : Nouveau regard sur le processus de décolonisation en Afrique noire*, Cotonou, éditions Christone, 167 p, pp 24 et suivantes.

³ Voir Ageron (C.R.) *La décolonisation française*, Paris A Colin.

⁴Anignikin (C.S.) 2010, Les élites africaines et les indépendances, in *Revue Outre-mers n° Spécial 50ans des indépendances africaines 2010*

⁵ Editions 1996

s'agit de propositions relatives aux sources, aux contextes historiques et aux jeux d'acteurs de la décolonisation.

Par rapport aux sources, j'ai constaté la très grande absence du colonisé et la présence massive du colonisateur dans le processus de décolonisation. Ceci est dû à l'exploitation presque exclusive des sources produites par le colonisateur. J'ai proposé un certain rééquilibrage des sources notamment avec l'utilisation des sources produites par le colonisé. En dehors des témoins, s'ils sont encore vivants, il y a la littérature grise, notamment la presse de combat des Associations d'Etudiants (la FEANF)⁶, des organisations syndicales (l'UGTAN⁷), ... etc.

Quant aux contextes historiques, bien rééquilibrés, ils permettent d'identifier les faits réellement porteurs de transformations et de changements. Les auteurs de ces faits sont ceux qui impriment les changements identifiés. Ainsi la loi cadre Defferre créant l'autonomie interne en 1956 dans les colonies a-t-elle été provoquée par le bon vouloir de la puissance coloniale, ou par les contraintes imposées par les luttes d'indépendance au sein de l'empire? Dans cette même période en effet, en 1954 on constate la défaite française de Dien Bien Phu, le début de la guerre de libération nationale en Algérie ainsi que le début de la lutte armée au Cameroun. De même, la Communauté franco-africaine relève-t-elle de la simple volonté du général De Gaulle d'organiser un espace de prospérité de la France avec ses colonies ou de la nécessité de freiner l'irrésistible élan suscité au sein des politiciens de l'Afrique Occidentale Française par l'indépendance intervenue en 1957 au Ghana de Kwamé Nkrumah?

En ce qui concerne les jeux d'acteurs de la décolonisation, j'ai préconisé la prise en compte équitable des initiatives de tous les protagonistes, colonisateurs et colonisés. En effet, le verbe décoloniser suppose une possibilité d'initiatives à deux niveaux au moins, celui du

⁶ Fédération des Etudiants d'Afrique Noire en France

⁷ Union Générale des Travailleurs d'Afrique Noire

colonisateur et celui du colonisé. Ainsi, le colonisateur décolonise en se séparant de ses colonies, le colonisé se décolonise en accédant à l'indépendance. Je n'ai pas compris qu'aucune importance n'ait été accordée au Manifeste signé en 1946 par sept députés africains au Parlement français pour l'émancipation africaine.

1.3 - Le mauvais accueil réservé à mon article.

Mon article sur la décolonisation n'a pas été retenu pour publication par les grandes revues scientifiques du Nord. C'est d'abord le *Cahier d'Etudes Africaines* de l'Ecole des Hautes études en Sciences Sociales qui m'a répondu sèchement une semaine après l'envoi de mon article, qu'il n'a pas été retenu. J'ai pourtant pris la précaution de rappeler aux dirigeants de cette Revue que j'y avais déjà publié un article auparavant sur l'histoire des Maxi. Parallèlement je leur ai envoyé mon C.V. universitaire pour me situer dans la hiérarchie universitaire et dans l'expérience acquise dans le métier.

J'ai essuyé le même refus à la *Revue d'Histoire Contemporaine* bien que mon article ait été apprécié favorablement par un de mes maîtres qui l'a du reste envoyé personnellement à la Revue en question en m'assurant qu'il serait publié dans le numéro de la mi-septembre 2011. Une semaine avant la mi-septembre, le refus est tombé tout aussi sec. La *Revue Canadienne des Etudes Africaines* où j'avais déjà publié un article sur « Les tentatives d'intégration des hommes d'affaires africains dans le système capitaliste dans la période coloniale » ne m'a toujours pas répondu à ce jour. Je lui ai pourtant envoyé mon C.V. universitaire à toutes fins utiles.

Et que dire de mes collègues africains ? J'ai envoyé en 2010 le même article sur la décolonisation à la Revue *AfrikaZamani* qui est censé être ma Revue, puisque j'y ai publié des articles notamment dans le numéro spécial consacré au Dahomey aujourd'hui Bénin. Un an

après, j'ai rencontré fortuitement à l'Université Paris Diderot une Collègue qui y était en mission d'enseignement. Quand on nous a présentés, elle m'a salué chaleureusement. Elle m'a alors appris qu'elle avait expertisé mon article sur la décolonisation pour le compte de CODESRIA et qu'elle l'avait trouvé « excellent ». Elle le disait en levant vers le haut le pouce de la main droite. Mais elle a ajouté aussitôt à voix basse : « est-ce qu'ils auront le courage de le publier ? » Tout ceci s'est passé devant témoin, une Collègue et Amie commune alors responsable de laboratoire à l'UFR GHSS. Je n'ai toujours pas de réponse d'AfrikaZamanien mars 2013. J'ai fait mention de cet incident pour rappeler que le syndrome Cheikh AntaDiop continue encore de marquer bon nombre de chercheurs africains. Cheikh AntaDiop a été diabolisé par l'Université française pour ses thèses. Pour faire désormais carrière dans les universités françaises il fallait non seulement se démarquer de lui, mais également s'opposer à lui pour plaire aux africanistes.

Ma déception a été grande, moi qui pensais avoir fait quelque chose de bien d'utile et qui le proposais à la critique de mes maîtres et de mes aînés, ceux-là mêmes qui m'ont enseigné mes premières leçons sur la décolonisation. Comment comprendre une telle attitude de la part de partenaires scientifiques normalement intéressés par le point de vue de chercheurs africains sur les questions de l'historiographie africaine? Je n'ai pas compris. Suis-je prétentieux de prétendre déconstruire des savoirs élaborés par mes maîtres et mes aînés? Je ne le pense pas puisque j'ai « reçu la main » de mes maîtres qui m'ont conféré un doctorat de 3^{ème} cycle et une Habilitation à diriger la Recherche à l'Université Paris VII Denis Diderot. Ou bien y-a-t-il des questions réservées, un « pré-carré » par exemple ? On m'a pourtant appris qu'à l'Université, il n'y avait que « des questions ouvertes » et des « vérités partielles ».

Après toutes ces supputations, comment ne pas penser au syndrome D.G. du nom de Didier Gondola. Cet étudiant congolais qui, après sa formation dans les universités françaises

avait du mal à trouver un débouché. Il a alors osé s'interroger à haute voix sur le peu de cas que les enseignants français faisaient du devenir des étudiants africains formés dans les universités françaises. Haro sur le baudet lui a-t-on crié dessus. Une vigoureuse campagne de presse s'est abattue sur le malheureux (entendre le valeureux puisqu'il a osé dire tout haut, ce que tout le monde pensait tout bas dans ces milieux-là). Il est vrai, les choses se sont semble-t-il un peu améliorées sous cet angle-là par la suite. Mais je parle pour moi et prêche pour ma parole. Car, après, deux doctorats et plus de trente ans de Recherche et d'Enseignement je pensais avoir définitivement activé des capacités, développé des habiletés et des compétences qui me donnent le droit de prendre des initiatives, de parler et d'écrire dans le domaine qui est le mien. Hélas non, semble-t-il! J'en rends responsables mes maîtres, les africanistes en particulier. Car j'ai l'impression d'avoir été une victime collatérale du conflit qui ne dit pas son nom, et qui oppose africanistes et afrocentristes.

2.- Ma Perception Du Debat Entre Africanistes Et Afrocentristes

Mon expérience personnelle dans ce débat malgré moi, a été renforcée par des lectures qui m'ont progressivement précisé les contours et le contenu de cette lutte par publications interposées entre africanistes et afrocentristes.

2.1.- La construction européenne des « études africaines » : l'africanisme.

Il est difficile d'avoir une bonne définition du concept de l'africanisme. En tant qu'historien, j'ai préféré voir comment est née la réalité que traduit le concept. Cette réalité, c'est la nécessité pour l'administration coloniale qui venait de se mettre en place en Afrique noire, de mieux connaître les populations conquises pour mieux les gérer. C'est la raison pour laquelle on

voit au début de cette aventure, le baron Roger gouverneur du Sénégal sous la Restauration, puis Faidherbe gouverneur du Sénégal (1854- 1861) et (1863- 1865)⁸. Toutes les puissances coloniales se sont impliquées dans cette aventure.

Les connaissances élaborées dans ce cadre sont les premières formes des «études africaines » de langues européennes, c'est-à-dire l'africanisme. Le contexte d'élaboration de ces savoirs sur l'Afrique explique largement la qualité des contacts entre Européens et Africains.⁹Ainsi les premiers contacts qui s'inscrivaient dans le cadre de la « découverte » de l'Afrique et qui visaient essentiellement le commerce, nous ont laissé des témoignages élogieux pour les Africains et des savoirs non conflictuels et donc plus proches de la réalité.

Les contacts ultérieurs au cours desquels, l'expansion européenne s'est illustrée d'une part, dans la traite négrière et d'autre part dans la conquête et la domination coloniales, ont engendré des témoignages fantaisistes et des savoirs méprisants.¹⁰ Il y a longtemps que F. Hegel a déclaré que l'Afrique « n'était pas une partie historique de l'humanité ». Mais malgré les progrès significatifs réalisés par les « études africaines » de langues européennes, c'est-à-dire l'africanisme, Hegel, c'est comme si c'était hier. Car, Monsieur Nicolas Sarkozy alors Président de la République Française, a pu déclarer à l'Université Cheikh AntaDiop de Dakar en juillet 2006, c'est-à-dire au début du 21^{ème} siècle (soit près de deux siècles après Hegel, « le problème de l'Afrique, c'est que l'Afrique n'est pas entrée dans l'histoire ».¹¹C'est vrai, cette déclaration a

⁸ Aggarwal (K.), La naissance de l'africanisme à l'ère coloniale, in [http : //www.sielec.net/pages_site/DESTINATION/AFRIQUE](http://www.sielec.net/pages_site/DESTINATION/AFRIQUE) 26/05/2012

⁹ Schwarz (A.), 1980, *Les faux prophètes de l'Afrique ou l'afr (eu)canisme*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, pp11 et suivantes.

¹⁰Ibid.

¹¹ Ba Konaré (A.), 2008, *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy*, Edition La Découverte.

été accueillie par la réprobation générale des historiens français et d'autres en dehors de la France.¹²

Sous un autre rapport, des progrès, l'africanisme en a accompli. Il est ainsi passé des sciences coloniales fondées essentiellement sur l'ethnologie aux sciences sociales dominées par l'anthropologie. En outre, avec l'arrivée des universitaires dont notamment Georges Balandier, le caractère scientifique s'est affirmé. Toutefois l'Histoire n'était pas encore au rendez-vous.¹³ C'est chose faite au début des années 1960. Les études africaines de langues européennes ont désormais atteint l'âge adulte selon Alf Schwarz.¹⁴ Il est par ailleurs précisé que l'arrivée sur le terrain de chercheurs universitaires, notamment Georges Balandier, « signale la fin de l'africanisme, qui d'ailleurs fut toujours un phénomène spécifiquement français »¹⁵.

La même idée semble être partagée par Alain Ricard. Il écrit en effet que malgré tout ce qu'il [Balandier] a fait pour rendre crédibles les études africaines de langue française, (il) n'a pas souhaité y inscrire son œuvre institutionnelle bien qu'il ait été un des fondateurs du Centre d'Etudes Africaines de l'EHESS¹⁶. Il poursuit, « Inventeur du terme Tiers-Monde, il n'a pas revendiqué le terme africaniste¹⁷ » Par ailleurs J-L. Amselle reconnaît que cet africanisme impulsé par G. Balandier s'est développé contre d'autres courants dominants de l'ethnologie française représentés par les grands noms de C. Lévy-Strauss et Louis Dumont¹⁸. Si l'on ne peut

¹² Mais il ne faut pas perdre de vue que la marque essentielle de fabrique de l'africanisme, c'est la discrétion. Selon Jean Copans « Le spécialiste des études africaines a souvent l'impression de détenir un savoir rare et ésotérique » (in « Les Afriques des Africains... » avril 1982. La mobilisation contre la déclaration du Président, comme celles opposées aux « aspect positifs de la colonisation » ou aux « lois mémorielles », doit beaucoup d'abord aux Historiens français qui ne se réclament pas forcément de l'africanisme. (Enquête légère de terrain, lors de ma mission d'enseignement à Paris Diderot du 17 au 29 mars 2013)

¹³ Doit-on conclure que l'Afrique n'avait pas toujours d'histoire comme le rappelle Hélène d'Almeida-Topor dans son ouvrage « Idées reçues. L'Afrique », Paris, *Le Cavalier Bleu Editions*, 2^{ème} édition, 2013.

¹⁴ Op. cit. pp 11 et suivantes

¹⁵ Benoît de l'Estoile cité par Kuseim Aggarwal déjà cité, note

¹⁶ Alain Ricard, *De l'africanisme aux études africaines*, op.cit. pp 171-192

¹⁷ Ibid.

¹⁸ Amselle (J-L.), *Au fil des Cahiers*, op.cit. pp 375 - 381

pas affirmer que G. Balandier ne faisait pas le poids devant les anthropologues du gouvernement, on peut imaginer logiquement qu'il n'avait pas les mains libres. L'africanisme qu'on lui prête ne s'est pas développé du tout.

En outre, Georges Balandier est probablement un homme de « gauche » qui n'a pas voulu pactiser avec l'administration coloniale. On sait quelle connotation recèle l'expression « tiers-mondiste ». Fondateur du terme Tiers-Monde, sa vision était opposée à celle de l'administration (dont l'objectif était d'exploiter les peuples opprimés) et allait au-delà de l'Afrique. Dans le même ordre d'idées, les enseignements de Balandier « parlaient selon J.L. Amselle, à notre esprit et surtout à notre cœur de militants tiers-mondistes luttant pour l'indépendance de l'Algérie, puis du Vietnam, du Laos et du Cambodge¹⁹ ».

En 1970, Georges Balandier a, toujours selon Alain Ricard, « lancé des cohortes d'étudiants dans l'étude des sociétés politiques africaines en changement²⁰. Mais ceux-ci semblaient plus préoccupés de révolution que de tout. Dozon parle à leur propos d' « hyperthéorisation » qui a détourné de l'Afrique des chercheurs peu attentifs aux déclinaisons proprement étatiques et nationales des intérêts français en Afrique²¹. De fait, Georges *Balandier* a, en partie abandonné le terrain africain à de brillants idéologues²².

En définitive, l'africanisme français n'a pas pu prendre corps faute de tuteur. Ses animateurs sur le terrain s'étaient enfermés dans l'étude de théories devant changer le monde. Mais comme le pôle incandescent de changement souhaité était partout ailleurs sauf en Afrique, ils n'ont même pas pu percevoir les manifestations précoces d'intérêts pour l'indépendance,²³ ni même la revendication formelle de l'indépendance à travers les publications de la Fédération des

¹⁹ Amselle (J.-L.), *Au fil des Cahiers*, op.cit. pp 375-381

²⁰ Alain Ricard, op ; cit. pp 171-192

²¹ Dozon cité par Alain Ricard, in « *De l'africanisme aux études africaines* » op. cit. pp 172-192

²² Ibid.

²³ Anignikin (C.S.), *Les élites Africaines et l'indépendance* in *Revue Outre-mers*, n° de 2010

Etudiants d'Afrique Noire en France et surtout la création et les luttes du Parti Africain de l'Indépendance²⁴.

Malgré d'importants travaux de recherche scientifique et de brillantes publications²⁵ sur l'Afrique, l'africanisme français des universitaires anthropologues a eu très peu d'impact sur le terrain. Dans leur perspective en prenant les sociétés africaines pour des sociétés en transitions, leurs activités visaient en principe, à mieux les connaître pour les transformer dans le sens du progrès et de la modernité. Les résultats escomptés n'ont pas été au rendez-vous.

Toutefois, les historiens sous la houlette de la Professeur C. Coquery-Vidrovitch et le Laboratoire Tiers-Monde Afrique ont remplacé les Anthropologues pratiquement au pied levé dans un environnement intellectuel dominé par la politique. Après une expérience pratiquement infructueuse d'approche théorique des problèmes coloniaux sur la question des modes de production notamment dans un groupe interdisciplinaire d'Economiste (Samir Amin), de Sociologue (Claude Meillassoux) et d'Historienne (C. Coquery-Vidrovitch), les historiens ont repris leur liberté d'initiative dès 1975 pour chercher à connaître les populations coloniales (colons et colonisés) à travers leur vécu quotidien.

A travers des thèmes d'études bien ciblés sur les impératifs d'une meilleure connaissance des sociétés africaines, l'équipe de la Professeure Coquery-Vidrovitch a exploré les rapports entre les protagonistes de la colonisation à travers les concepts de résistance, d'ethnie. Puis ce fut le tour de l'habitat à travers « le processus d'urbanisation en Afrique noire », puis celui des activités à travers « Entreprises et entrepreneurs aux XIXème et XXème siècles ». Le monde paysan à la campagne n'a pas été oublié. Il en est de même des questions de la fiscalité coloniale, du syndicalisme en Afrique noire ainsi que des migrations en Afrique. Toutes ces questions ont

²⁴ Ibidem

²⁵ Je fais allusion à leurs œuvres personnelles mais également aux publications qui font la renommée de leurs revues scientifiques.

toujours fait l'objet d'abord de tables rondes puis de Séminaires et/ou de Colloques internationaux.

Parallèlement les effectifs de ses étudiants (mémorants, doctorants) notamment d'Afrique noire grossissaient. La connaissance que Mme Coquery a acquise sur l'Afrique noire en tant que jeune chercheur préparant sa thèse sur le Congo, s'est progressivement renforcée et élargie. La présence de ses étudiants un peu partout en Afrique noire surtout en Afrique centrale et en Afrique de l'Ouest renforce sa connaissance par ses multiples déplacements en Afrique noire.

Sur ce plan, les semailles ont porté leurs fruits puisque entre 1975 et 1990 Mme la Professeure a formé des centaines de docteurs en histoire en Afrique noire. En plus des savoirs élaborés, c'est le deuxième grand service que la Professeure Coquery-Vidrovitch a rendu à l'Afrique.

A partir des années 1990, l'équipe de la Professeure qui s'est définitivement stabilisée sur un noyau entièrement féminin (je pense à Mmes Hélène Topor-d'Almeida, Odile Goerg, Chantal Chanson-Jabeur, un moment Monique Lakroum). Elle a alors entrepris les grands travaux de synthèse que je cite pêle-mêle. « Décolonisation et nouvelles dépendances », « les conditions de la dépendance », « des historiens africains en Afrique », « le développement des sociétés africaines, les facteurs de freinage ».

Toutes ces activités scientifiques menées seule ou en groupe, au Laboratoire ou dans le cadre d'associations scientifiques nationales ou internationales, ont été couronnées par des chefs d'œuvre. En 1985 nous avons accueilli « ...Permanences et ruptures ». En 2009 nous avons reçu « Enjeux politiques de l'histoire coloniale » et en 2011 nous est parvenue « Petite Histoire de l'Afrique au Sud du Sahara ». C'est le troisième service que Mme Coquery rend à l'Afrique. Les Américains, Canadiens et autres Anglo-saxons n'ont pas tort de l'appeler affectueusement

motherAfrica. Avec elle, l'africanisme (et j'utilise le terme qu'elle n'aime pas du tout, en sa qualité d'Historienne française qui travaille sur l'Afrique) avec elle disais-je, l'africanisme universitaire de langue française a en définitive fait du bon travail. Mais le mérite personnel de la Professeure C. Coquery-Vidrovitch, c'est d'avoir depuis longtemps rendu possible, dans les laboratoires, dans l'organisation des Séminaires et autres Colloques internationaux ainsi jusqu'aux nominations d'Africains à l'Université, la pratique de « L'Histoire à parts égales... » pour emprunter l'expression de Romain Bertrand²⁶.

Pour en revenir aux disciples du professeur G. Balandier leur séjour en Afrique et parmi les Africains aurait pu leur permettre de présenter l'image réelle de ce continent et de ses habitants. L'objectif aurait dû entre autres, de vérifier les thèses de Hegel qui, lui n'a jamais mis pied en Afrique mais a fait des affirmations qui ont fait école. De même les campagnes médiatiques de l'année 1990 teintées d'afropessimisme offraient l'occasion aux africanistes universitaires de rectifier les choses dans deux directions. La première est que le bilan du passé se fait par rapport à la profondeur du champ historique. Ce temps est généralement subdivisé par les historiens en temps court, en temps moyen et temps long. 1960-1990, cela ne fait guère que 30 ans. Quel changement significatif peut-on réaliser dans le temps d'une génération? Ceci aurait pu atténuer le découragement et le délaissement qui les a marqués²⁷.

La deuxième direction, c'est de rappeler que les africanistes en leur qualité de chercheur, de technicien et autre développeur étaient autant comptables des échecs, de la crise que les Africains. Le modèle de développement, les stratégies de développement et les plans de

²⁶ Bertrand (R.) , 2011, L'histoire à parts égales : Récits d'une rencontre Orient – Occident (XVIe – XVIIe siècle), Paris Seuil, 670 p.

²⁷ Voir en particulier Copans (J.), *La longue marche de la modernité africaine*. Paris Karthala

développement ont été leurs œuvres jusqu'en 1970 au moins un peu partout en Afrique Noire²⁸. En laissant se développer sans restriction cette vigoureuse campagne de presse teintée d'afropessimisme, les africanistes n'ont pas rendu service à l'Afrique. Selon Edgar Pisani, l'image que l'on donne de l'Afrique, « installe l'irréversible alors que l'avenir commence. A quoi bon en effet réfléchir pour agir, puisque tout est désespéré ²⁹».

Enfin les rapports entre les populations et l'africanisme ne semblent pas s'être améliorés outre mesure par rapport aux débuts de la colonisation. Si l'on ne peut plus parler de violence physique systématique, l'évitement était de mise et les Attachés culturels des Ambassades de France s'employaient au plan administratif, à leur rappeler de tenir leur distance et leur « rang »³⁰. Au plan intellectuel, les africanistes universitaires ont perdu de vue l'élément premier de la définition de leur statut : la connaissance de la langue de l'autre. Ceci les a éloignés des populations comme aux premiers jours du contact entre l'Europe et l'Afrique. C'est ce que Jean Copans constate en ces termes : « En remontant plus loin dans le passé, l'histoire dévoile toutefois la noirceur de nos réactions premières ³¹». Est-ce que cette noirceur a disparu ? Non! William B Cohen « décrit bien la persistance de nos préjugés à l'égard de l'Africain et du Noir avant la conquête coloniale. Le passé esclavagiste reste au tréfonds de notre inconscient

²⁸ Les premiers plans de développement en Afrique francophone ont été élaborés dans le cadre du Fonds d'Investissement et de Développement Economique et Social et couvraient la période 1959-1961, c'est-à-dire avant l'indépendance. Par ailleurs René Dumont qui faisait partie des spécialistes commis par le gouvernement français à l'élaboration de plans de développement pour l'Afrique a écrit à dessein son livre « *L'Afrique est mal partie* » en 1962. L'explication qu'il a donnée plus tard (1969) du titre provocateur de ce livre, c'est que les plans de développement finalement retenus par le gouvernement français après avoir rejeté les propositions de son équipe, ne pouvaient pas impulser le développement effectif de l'Afrique

²⁹ Pisani (E.) 1986, *Pour l'Afrique*, Paris, Ed. Odile Jacob

³⁰ Ricard (A.) 2004, op. cit., pp 171-192

³¹ Copans (J.) 1982, *Les Afriques des Africanistes*, op. cit.

culturel³²» et « qu'il faille un Américain pour nous en parler, devrait nous faire rougir de honte³³» L'africanisme semble pourtant avoir donné de meilleurs résultats ailleurs.

C'est le cas en particulier de l'africanisme de langue anglaise. Ici je prendrai surtout l'exemple américain qui est bien représenté par le trio que constituent Melville Herskovits, Alain Locke et Anthony Mangeon³⁴. Herskovits est l'un des fondateurs de l'anthropologie moderne. Il a effectué de longs séjours d'études au Dahomey. Il a rédigé une thèse sur le royaume d'Abomey puis s'est intéressé à l'apport africain au Nouveau Monde. Il en a tiré un ouvrage célèbre « The myth of the Negro past (1941) traduit en français sous le titre de « L'héritage noir ». Il a surtout combattu les préjugés raciaux contre les Noirs américains à travers ses travaux sur l'anthropologie culturelle et la notion de relativisme culturel³⁵.

Il a en outre instauré la tradition des études africaines à NorthwesterUniversity qui rassemble à toutes les conventions annuelles de l'Association de l'AfricanStudies des milliers de chercheurs. Il a par ailleurs mis en place des programmes d'études africaines aux Etats-Unis. En 2003, il y avait 5000 étudiants américains qui étudiaient en Afrique noire³⁶ sans oublier les centaines de volontaires américains opérant en Afrique et qui font tout pour vivre au plus près des populations africaines.

C'est le cas également de l'africanisme de langue allemande. Selon A Ricard, Dietrich Westermann (1875-1956) est sans doute le plus grand africaniste de la première moitié du XXème siècle³⁷. Missionnaire au Togo, il a appris l'Ewé et rédigé une grammaire de l'Ewé. « Il

³² Cohen (W.B.) 1982, *Français et Africains, Les Noirs dans le regard des Blancs 1530-1880*, Paris Gallimard, 405 pages cité par J. Copans, op.cit., voir note 31

³³Copans (J.) 1982, op. cit.

³⁴ Voir *Cahiers d'Etudes Africaines* 2010/ 2-3-4 (n° 198 – 199 – 200)

Je suis redevable à Alain Ricard pour la plus grande partie des informations sur les africanismes de langues anglaise et allemande.

³⁵Ricard (A.) 2004, op. cit. pp 171 - 192

³⁶ International Herald Tribune, 13 novembre 2003, cité par Alain Ricard, 2004, op. cit., pp 171-192

³⁷ Ricard (A.), Idem

ne sépare pas le travail africaniste d'une défense des civilisations africaines³⁸ ». Il a rédigé avec D. Baumann « Les civilisations de l'Afrique » paru en 1948, et « salué comme inégalé dans la recherche africaine française de la même époque³⁹ ». Il a enfin contribué largement à la lutte contre le racisme en Allemagne.

En définitive, les parties du monde où l'africanisme a produit de bons résultats, tant du point de vue de la connaissance des peuples, du rapprochement de l'Occident de ces peuples que des prémices du développement, parlent plutôt d'études africaines que d'africanisme. Quant à l'africanisme de langue française, il est aujourd'hui à la croisée des chemins. Il est d'abord déclaré en crise par ses plus grands défenseurs⁴⁰. Des voix commencent par s'élever pour douter de son utilité⁴¹. Il est désormais « contesté par les postcoloniaux en tant que spécialité pratiquée par des Blancs sur une réalité africaine noire⁴² ». De mes propres enquêtes, l'africanisme français n'est plus représenté que par des institutions dont les noms sont étroitement collés au moment colonial⁴³. Très peu de spécialistes français d'études africaines revendiquent aujourd'hui être africanistes. La plupart m'ont dit qu'on les appelle africanistes pour la simple raison qu'ils travaillent sur l'Afrique⁴⁴.

Par ailleurs, une courte recherche sur Internet m'a permis de constater que le vocable d'africaniste a pratiquement disparu des noms d'associations qui se créent ici et là. Il en est ainsi du Congrès des Etudes africaines en France ayant son siège à l'université de Bordeaux, du

³⁸ Idem

³⁹ Voir E. Coulibaly, in « L'Africanisme en questions », A. Piriou et E. Sibeud (1997)

⁴⁰ Voir entre autres :

- Amselle (J.L.) 2010, Au fil des Cahiers, op. cit., pp 375-381
- Copans (J.) 1990, De la longue marche de la modernisation africaine, op. cit.

⁴¹ Piriou (A) ,Sibeud (E), 1997, L'Africanisme en questions, op. cit

⁴² Amselle (J.-L.) 2010, Au fil des Cahiers, op.cit., pp 375-381

⁴³ Il s'agit de vieilles revues ou de vieilles institutions comme le Musée de l'Homme ?

⁴⁴ Résultats d'une enquête légère que j'ai menée dans certaines universités parisiennes lors de ma mission d'enseignement à Paris 7 – Denis Diderot du 18 au 29 mars 2013

Congrès des études africaines du Réseau Thématique prioritaire au niveau du CEMAF. En clair le concept de l'africanisme ne fait plus recette.

2.2- L'approche afrocentrée des études africaines

Je n'utiliserai pas de façon systématique le concept d'afrocentrisme comme je l'ai fait de l'africanisme dans le chapitre précédent. La raison est simple. Les tenants de ce courant d'idées estiment que ce sont les africanistes qui leur ont attribué ce terme en rapport avec le leur, l'africanisme⁴⁵. Ils préfèrent le terme afrocentricité qui est une traduction de « afrocentry » terme créé par les Africains Américains.

***Les pionniers, les visionnaires et les idéologues**

L'approche afrocentrée des études africaines est essentiellement le fait des scientifiques africains. Le premier d'entre eux, Cheikh AntaDiop a perçu le décalage qui existe entre les savoirs élaborés sur l'Afrique et la réalité concrète des sociétés africaines. En renforçant ses compétences dans les sciences sociales notamment l'histoire, il a réuni les éléments et facteurs qui lui ont permis d'élaborer une vision novatrice sur l'histoire de l'Humanité. Dans « Nations nègres et culture⁴⁶ » qui rassemble ses principales idées, Cheikh AntaDiop montre que les premiers progrès significatifs de l'Humanité ont été en Afrique, qui devrait figurer naturellement au centre de l'histoire universelle. Cheikh AntaDiop était par ailleurs particulièrement soucieux de voir l'Afrique se réapproprier son patrimoine historique, de corriger les mensonges nés d'« un

⁴⁵ Voir « Afrocentrisme » in <http://www.shenoc.com/afrocentrisme.htm> (28/05:2012)

⁴⁶ Cheikh AntaDiop, 1955, Paris, Présence Africaine.

paradigme qui met injustement l'Europe au centre des expériences de tous les peuples, preuves à l'appui⁴⁷ ».

Combattues en Europe et surtout en France, les thèses de Cheikh AntaDiop ont été favorablement accueillies aux Etats-Unis surtout dans les milieux africains américains. Ils en ont fait l'afrocentricity (ou afrocentricité). En effet, c'est aux Etats-Unis qu'a été élaboré à partir des thèses de Cheikh AntaDiop, le concept d'afrocentricité par MoléfiKétéAsante⁴⁸. Avant lui, plusieurs auteurs Africains Américains ont fait écho à l'idée d'une Egypte noire. Mais cette théorie n'a connu son véritable essor qu'à partir des années 1960 « après que Georges James lui eut consacré un ouvrage au titre évocateur de *Stolen Legacy* (1954) ou l'héritage volé. Un nouvel élan de l'afocentricité a été impulsé en 1976 avec la publication par Ivan Van Sertima(1981) de son ouvrage intitulé : « Ils y étaient avant Christoph Colomb. ».

Mais c'est la publication en 1987, puis 1991 par Martin Bernal de « *Black Athéna*⁴⁹ » qui a focalisé une multitude de critiques contre l'afrocentricité qui prit du coup une dimension internationale. Par ailleurs, le triomphe dans les universités américaines, australiennes et anglaises des théories postmodernes, postcoloniales ainsi que des subalternstudies a renforcé les bases théoriques de l'afrocentricité et a élargi le rayonnement de ce mouvement aussi bien en Amérique qu'en Europe. Un véritable engouement pour les études afrocentriques s'est installé en même temps que, célébré partout, Cheik AntaDiop est devenu « incontournable ».

En définitive, l'afrocentricité telle qu'elle se dégage des thèses et doctrines des pères fondateurs apparaît comme une exigence de reconnaissance des vérités présumées évidentes ci-après :

⁴⁷AfricaMaat : ce que Cheikh AntaDiop nous révèle à propos du paradigme intellectuel. Voir <http://www.africamaat.com>

⁴⁸Asanré (M.K.) 2003, *Afrocentricity*, Africa World Press

⁴⁹ Martin Bernal, 1987, *Rutgers University Press*

- L'antériorité du Noir dans le processus d'hominisation ;
- La paternité négro-africaine des premières civilisations telles l'Egyptienne, l'Ethiopienne, ... etc. ;
- L'influence culturelle de l'Afrique antique sur les autres parties du monde, notamment la Grèce ancienne.

Mais au-delà de ces exigences qui relèvent strictement du champ de la Science et de la recherche, l'afrocentricité appelle à un combat contre l'aliénation. Il s'agit en particulier de la nécessité de décoloniser l'histoire et de l'impératif catégorique d'une lutte permanente contre l'aliénation culturelle. L'objectif poursuivi est de se réapproprier les « Humanités classiques africaines » en vue de la Renaissance africaine.

***La nécessité d'africaniser les programmes et contenus de l'enseignement de l'Histoire de l'Afrique.**

Jusqu'en 1967, les programmes et les contenus de l'enseignement de l'histoire étaient ceux en vigueur en France, l'ex-puissance coloniale. Les enseignants d'histoire et de géographie ont décidé de mettre fin à cette situation. Pour se donner les moyens de le faire, ils se sont constitués en Associations de professeurs d'histoire et de géographie par pays⁵⁰. La coordination à l'échelle des ex fédérations d'AOF et d'AEF a été facilitée par la commune expérience menée par la plupart d'entre eux au sein d'associations d'étudiants comme la FEANF et l'UGEAO⁵¹ et

⁵⁰ Celle du Dahomey, aujourd'hui Bénin s'appelait Association Nationale d'Histoire et de Géographie. L'ASNAHG a été remplacée par les Commissions Techniques Spécialisées organisées par les syndicats dans toutes les disciplines et validées par le gouvernement. Aujourd'hui et parallèlement aux CTS, les différentes disciplines ont repris leur autonomie en créant leur propre association. C'est le cas en particulier de l'Association pour la Promotion de l'Enseignement de l'Histoire et de la Géographie.

⁵¹ Union Générale des Etudiants d'Afrique de l'Ouest

de leurs sections territoriales. Des personnalités telles que Amadou Mahtar Mbow du Sénégal, Joseph Ki-Zerbo de la Haute-Volta (aujourd'hui Burkina Faso) et Jean Pliya du Dahomey (aujourd'hui Bénin) se sont dégagés pour assurer la coordination.

Ces associations de professeurs ont travaillé en deux directions. En premier, elles se sont organisées pour définir des programmes conformes à l'histoire de l'Afrique et pour élaborer des modèles de fiches pédagogiques pour parer au plus pressé. En deuxième instance, elles se sont organisées pour mettre la pression sur leurs gouvernements respectifs. Deux objectifs étaient visés. Le premier est de faire partager aux membres des gouvernements la nécessité de reconstruire la mémoire historique et la conscience de l'Afrique. Le deuxième objectif est d'amener les chefs d'Etat africains à faire adopter au niveau de l'UNESCO, le principe et le projet de l'élaboration d'une histoire générale de l'Afrique.

Ouvrons une parenthèse ici pour rechercher s'il y a des liens entre les thèses afrocentristes et les préoccupations des historiens africains. La question n'est que de forme puisqu'on sait que ce sont les idées de Cheikh Anta Diop, historien africain, qui sont à la base des thèses afrocentristes. Mais ce qu'il y a de fondamentalement commun aux historiens africains des années 1960 et les thèses afrocentristes, c'est la commune adhésion à la nécessité de reconstruire la mémoire historique et la conscience de l'Afrique. Evidemment, on ne peut pas s'approprier ce patrimoine historique sans l'expurger de toutes les incongruités relatives aux savoirs dominants et qui nécessitent un travail de déconstruction et de décolonisation.

Pour en revenir à la nécessité de soumettre à l'UNESCO un projet de rédaction d'une histoire de l'Afrique, c'est chose faite en 1964. En effet, les chefs d'Etat africains ont saisi le Secrétariat général de l'UNESCO et la question a été présentée à la 13^{ème} session de l'Assemblée

Générale. Celle-ci a invité l'Institution à « entreprendre une initiative suite au vif besoin manifesté par les Etats africains de conquérir leur identité culturelle ⁵²».

Le projet a été mené en deux phases. La phase 1 va de 1964 à 1969. La phase 2 commence en 2009. La première phase a abouti à la rédaction d'une Histoire Générale de l'Afrique en huit volumes. A ce niveau, il faut souligner l'importance de la place accordée aux historiens spécialistes africains, les directement concernés. Dans un premier temps, ce sont les historiens les plus célèbres du continent qui ont été invités à proposer la mise en place du Comité scientifique International. Parmi eux on peut citer Joseph Ki-Zerbo, Cheikh-AntaDiop pour ne citer que ceux -là. Quant au Comité Scientifique international, il a été composé sur la base de deux tiers d'Africains et d'un tiers de non africains. Enfin, il a été demandé aux spécialistes africains de diriger chaque volume. En définitive, toutes les précautions ont été prises pour que les deux conditions de fiabilité de la production soient respectées. Il s'agit d'une part, de la démarche rigoureusement scientifique et de l'autre d'un discours historique rigoureusement conforme aux réalités et au vécu des sociétés africaines. C'est-à-dire une histoire afrocentrée.

La deuxième phase du projet d'Histoire Générale de l'Afrique a commencé en 2009. Cette phase vise à élaborer et à rénover l'enseignement de l'Histoire dans les pays de l'Union Africaine. Elle vise également à mettre en place le matériel pédagogique d'accompagnement pour la mise en œuvre de l'Histoire Générale de l'Afrique dans les classes de Primaire et du Secondaire. Il est enfin prévu de promouvoir et d'harmoniser l'enseignement de cette collection de l'Histoire Générale de l'Afrique. La finalité de toute cette entreprise est double. Il s'agit de se réapproprier l'interprétation et l'écriture de l'histoire et d'autre part de mettre en lumière l'apport des cultures africaines passées et présentes dans l'histoire générale de l'Humanité.

⁵² UNESCO, Histoire Générale de l'Afrique, Voir http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_générale_de_l'Afrique

***L'affirmation progressive d'espaces autonomes panafricains des Sciences Humaines et Sociales**

Parallèlement à tout ce qui se fait pour permettre aux populations de se réapproprier leur histoire et leur patrimoine culturel, il s'affirme progressivement des espaces autonomes panafricains des sciences humaines et sociales aux côtés des universités nationales. On ne peut pas les citer toutes puisqu'on en crée pratiquement tous les jours sur Internet et sur le terrain en Afrique.

La plus importante de ces initiatives est celle du Conseil pour le Développement de la Recherche en Sciences Sociales en Afrique (CODESRIA). Le CODESRIA a été créé en 1973. Cette institution est née du désir collectif des chercheurs africains en sciences sociales « de mettre sur pied un forum viable en Afrique, leur permettant de transcender les barrières de la production intellectuelle et ce faisant, contribuer de manière significative aux avancées démocratiques sur le continent⁵³ »

Le CODESRIA est un grand espoir pour les études africaines. En transcendant les barrières de la langue, en tenant en haleine les chercheurs africains par l'organisation de multiples activités scientifiques dont les conférences commémoratives, les conférences régionales, les conférences thématiques et j'en passe, il constitue le gage du développement des études africaines toutes sciences confondues en Afrique. Le programme SOS histoire africaine que le CODESRIA a su heureusement mettre en place contribuera à coup sûr à aider les historiens à redonner à tous les Africains la possibilité de recouvrer entièrement leur droit à exercer l'initiative historique. Parallèlement à ces espaces qui fleurissent çà et là, l'histoire africaine est l'objet de nombreux et importants questionnements. En 2004, à l'issue de

⁵³ Grande conférence finale : les intellectuels, le nationalisme et l'idéal panafricain. Voir <http://www.codesria.org/spip>

nombreuses rencontres scientifiques en France et au Canada, le colloque animé par les Doctorants et Docteurs du Laboratoire SEDET⁵⁴ s'interrogeait : « Ecrire l'Histoire de l'Afrique autrement? »⁵⁵. De son côté, le CODESRIA invitait les Historiens, dans le cadre de la conférence thématique de Nairobi en 2008, à « Relire l'histoire et l'historiographie de la domination et de la résistance en Afrique ». Enfin, je ne peux pas oublier l'appel qu'a toujours lancé le regretté professeur Joseph Ki-Zerbo pour inviter les historiens à formater l'Histoire à partir de la matrice africaine.

Je ne peux pas terminer ce chapitre sans dire un mot des suites que les Africains réservent à la volonté exprimée de se réapproprier leur histoire. La suite logique de l'exercice de l'initiative historique par les Africains, c'est la Renaissance africaine. A ce propos, je me contente de rappeler que les Chefs d'Etat africains ont adopté le 24 janvier 2006 au sommet de Khartoum la charte de la Renaissance culturelle africaine. L'article 7 de cette charte stipule : « Les Etats africains doivent travailler sur la Renaissance africaine⁵⁶ ».

Ceci n'est pas une prophétie. Ce n'est même pas une approche prospective de futurs possibles. Car des situations historiques comme les Conférences nationales des Forces vives, l'accession au pouvoir de la majorité noire avec Mandela à sa tête en 1994, les printemps arabes en Afrique du Nord, sont autant de faits porteurs de changement et de transformations qui permettent d'affirmer que la Renaissance de l'Afrique est de l'ordre du possible. Les Africains de la diaspora sont disposés à apporter leur pierre à la construction de cette Afrique en renaissance.

⁵⁴ SEDET : Sociétés en Développement dans l'Espace et le Temps

⁵⁵ Awenengo (S.), Barthelemy (P.) et Tshimanga (C.), eds, 2004, « *Ecrire l'Histoire de l'Afrique autrement?* », Laboratoire SEDET / Editions l'Harmattan

⁵⁶ La Charte de la Renaissance Africaine ([http://, africa-union.org](http://africa-union.org))

3. –Les Elements Du Contentieux Entre Africanistes Et Specialistes Africains Des Etudes Africaines

Les éléments du contentieux entre africanistes et spécialistes africains des études africaines sont nombreux. Ils alimentent malheureusement des rancœurs qui explosent parfois en des violences verbales inadmissibles dans un domaine, la Science, où seule la courtoisie doit constituer la règle des débats et échanges. Mais force est de constater que ce sont les Africanistes qui ont « tiré » les premiers.

3.1.- La diabolisation de Cheikh AntaDiop et le refus systématique de sa vision des « études africaines »

Tout est arrivé par Cheikh AntaDiop cet érudit sénégalais qui ne se sentait plus en phase avec la formation qu'il a reçue dans les écoles et surtout dans les universités françaises. Physicien de formation, il a embrassé les études en histoire puis en égyptologie pour avoir la compétence d'exprimer le décalage qu'il constatait entre ce qui lui a été enseigné et les réalités concrètes de l'Afrique. Il était particulièrement soucieux de se réapproprier son patrimoine historique, de corriger les mensonges nés d'un d' « un paradigme qui met injustement l'Europe au centre des expériences de tous les peuples, preuves scientifiques à l'appui »⁵⁷.

Les idées de Cheikh AntaDiop ont été accueillies avec mépris et violence. Ce chercheur a en effet « subi les foudres et les mesquineries de la part de ses homologues occidentaux... »⁵⁸. Malgré cet environnement intellectuel hostile, Cheikh AntaDiop a continué ses travaux avec plus de détermination. « Cheikh AntaDiop n'est pas un idéologue mais un chercheur qui s'interroge

⁵⁷Afrocentrisme, publié par Shenoc le 19/08/06

⁵⁸ Idem.

essentiellement sur un terrain scientifique »⁵⁹. Il faut ajouter par ailleurs que Cheikh AntaDiop était également un militant politique. Il avait pris un engagement pour l'émancipation de l'Afrique. Mais un tel engagement ne pouvait pas émousser sa lucidité au plan scientifique⁶⁰. Il a élargi et approfondi ses connaissances en Sciences, en Lettres, Sciences humaines et sociales. Ainsi, il a pu aborder aisément des questions qui ont trait à l'épistémologie. C'est dans ce contexte qu'il a écrit : « tant que nous analyserons le monde panafricain, passé, présent et futur, en restant prisonnier du paradigme occidental, nous ne connaissons pas l'exaltation de la liberté »⁶¹.

La question qui se pose à ce stade de l'analyse est de savoir pourquoi les opposants de Cheikh AntaDiop n'ont pas voulu placer les problèmes soulevés par Cheikh AntaDiop sur le terrain du débat scientifique. Je suis personnellement perplexe face à cette façon de faire qui perdure. Car tout proche de nous, le livre coordonné par J. Fauvelle, C.H. Perrot et JP. Chrétien⁶² comporte dans plusieurs communications cette tendance qui veut que sans preuve, une affirmation n'est pas juste. Mais rien ne dit non plus que sans preuve immédiate, elle n'est pas juste. La science c'est d'abord l'intuition, c'est l'hypothèse, c'est ensuite la démonstration. Celle-ci peut intervenir à plus ou moins long terme.

Par ailleurs quand une affirmation est faite sur la base d'évidence partielle ou totale comme les témoignages des Grecs Thalès et Pythagore pour ne citer que ceux-là, qui ont déclaré avoir fait leurs études en Egypte et de ce fait sont devenus des savants une fois de retour chez

⁵⁹ Ibidem

⁶⁰ L'histoire est pleine d'exemples de chercheurs qui ont su gérer sans problème leur engagement politique avec leur statut de scientifique. Rappelons à ce propos le cas du célèbre historien et grand patriote français Marc Bloch qui a été fusillé par les Allemands au cours de la 2^{ème} guerre mondiale pour fait de résistance. Plus proche de nous, il y a le cas de ces jeunes africanistes français qui ont su si harmonieusement gérer leur statut de scientifique avec leur engagement politique pour la cause du Tiers-Monde, le Vietnam en particulier (cf. J.L. Amselle, « Au fil des Cahiers », op. cit, in L (2-3-4), 198-199-200 pp 375-381)

⁶¹ Afrocentrisme, voir <http://www.shenoc.com>

⁶² Fauvelle – Aymar (F.X.)- Chrétien (J.P.) – Perrot (C.H.), 2000, *Afrocentrisme, l'histoire des africains entre Egypte et Amérique*. Paris Karthala

eux en Grèce, quelles preuves cherche-t-on encore pour étayer la thèse de Cheikh AntaDiop qui insiste sur l'influence bénéfique exercée par la civilisation de l'Égypte ancienne sur la Grèce antique? Tout s'est passé comme si la violence qui est consubstantielle à la situation coloniale et contre laquelle E. Durkheim a mis en garde les coloniaux depuis 1902⁶³, a débordé sur le monde universitaire. En définitive, on a tout simplement voulu faire taire Cheikh AntaDiop pour que soit conservé l'état des choses et du monde selon le paradigme européen « qui met injustement l'Europe au centre des expériences de tous les peuples du monde.⁶⁴ »

3.2.- Le refus du concept d'études africaines et l'opposition à l'approche afrocentriste.

Le deuxième élément du contentieux entre Africanistes et Afrocentristes est le refus des Africanistes d'adopter le concept d' « études africaines » en lieu et place de l'africanisme. En effet, au cours du colloque des africanistes tenu du 10 au 20 décembre 1967 à Dakar, les africanistes ont maintenu leur position malgré les argumentations des chercheurs africains invités à ce colloque. Aucun terrain d'entente n'a été possible, si bien que certains européens (les africanistes) continuaient de parler d'africanisme là où les historiens et autres scientifiques africains pensaient études africaines.

A ce niveau de l'analyse, il est indispensable de dire quelques mots au sujet d'un certain nombre d'affirmations et d'analyses contenues dans le livre écrit par Jean Copans en 2010⁶⁵. Le professeur Jean Copans est un de nos partenaires pour les objectifs que se sont fixés les Africanistes universitaires en Afrique : mieux connaître les Africains pour mieux aider à transformer leurs sociétés en transition, dans le sens du progrès et de la modernité. A l'entendre

⁶³ Durkheim (E.) , « L'effort colonial » in Revue de Paris, Septembre 1902, cité par Schwarz (A.) 1980, « Les faux prophètes de l'Afrique ... » op. cit., p12

⁶⁴Afrocentrisme, voir <http://www.shenoc.com>

⁶⁵Copans (J.), 2010, Un demi-siècle d'africanisme africain. Terrains, acteurs et enjeux des sciences sociales en Afrique indépendante, Paris, Karthala.

aujourd'hui, cet objectif ne sera jamais atteint. En effet, à propos d' « africanisation », il était du congrès des Africanistes qui, en décembre 1967, s'était opposé avec véhémence à l'africanisation du contenu des programmes et contenus des cours d'histoire enseignés dans les écoles en Afrique. Si nos aînés les avaient suivis, nous en serions encore à célébrer « nos ancêtres les gaulois ». Quant à l'accusation qu'il lance facilement aux intellectuels africains qui osent prendre des initiatives dans le domaine de la recherche dans les études africaines, de faire plutôt de l'idéologie, de la politique que de la science, elle m'inspire deux réflexions. La première, qui est une interrogation : où se trouve la limite entre la science et la politique et l'idéologie ? Dois-je rappeler qu'en Occident, les thèses hégéliennes, comme la fameuse philosophie de l'histoire, qui font toujours école, n'ont aucun fondement scientifique, sinon l' « énoncé d'une hypothèse » ?

La deuxième réflexion, c'est juste un rappel sur la propre expérience de M. Copans en la matière. Selon son camarade, collègue et peut-être ami, Jean-Loup Amselle⁶⁶, parlant de leur professeur G. Balandier, il dit de ses cours, qu'ils mettent « l'accent sur le politique, l'histoire et le religieux » et ajoute que cette approche de Balandier « parlait à notre esprit et surtout à notre cœur de militants tiers-mondistes luttant pour l'indépendance de l'Algérie, puis du Vietnam, du Laos et du Cambodge ». En conclusion de ma réflexion, je pose la question de savoir pourquoi l'intellectuel africain ne peut pas mettre en œuvre la même « articulation entre engagement politique et pratique scientifique »⁶⁷?

Quant au « seuil critique d'une autonomie intellectuelle » qu'en un demi-siècle, les sciences sociales africaines n'ont pas encore réussi à atteindre, ce bilan relève de la responsabilité de l'africanisme des universitaires de langue française, ceux-là que Dozon accuse

⁶⁶Amselle (J.L.), 2010, Au fil des cahiers, op. cit.

⁶⁷ Idem

affectueusement d' « hyperthéorisation »⁶⁸. Ceux qui parmi eux, ont pu compter quarante années d'africanisme, auraient pu former quarante docteurs africains au moins, en comptant un par année. Nous devons assumer courageusement ensemble ce bilan et aller résolument de l'avant, c'est-à-dire ne pas perdre quarante autres années. Quant aux universitaires de la diaspora que l'on semble tant redouter, au sein desquels les Sénégalais constituent un noyau visible, qu'est-ce qui les empêcherait de créer la dynamique porteuse d'une alternative académique aux sciences sociales occidentales ? Ils le réussiraient ensemble avec tous les intellectuels, universitaires et autres scientifiques qui, à l'intérieur du continent, essaient d'assumer tant bien mal leur responsabilité historique.

Le troisième élément du contentieux est l'opposition farouche des africanistes à la volonté affirmée par les Africains de se réapproprier la capacité de se représenter, de représenter l'Afrique dans l'Histoire, en définitive, de se projeter dans l'Histoire. Qui doit parler au nom de l'Afrique ? Les Africains ou les non Africains ? C'est naturellement d'abord les Africains, parce qu'il s'agit de leur histoire. On ne peut pas leur refuser ce droit, au regard du traitement fait à l'histoire africaine par les thèses hégéliennes. La réticence des Africains quant à la faisabilité de l'histoire africaine par les non Africains s'explique par la très sensible question de la distanciation du chercheur par rapport à l'objet de la recherche. Il n'est pas dit que l'Africain n'est pas confronté à cette question de la distanciation, mais il n'a pas les mêmes contingences comme celles liant les africanistes à la situation coloniale et néocoloniale.

Les acteurs africains qualifiés à parler au nom de l'Afrique sont déjà en place. Il s'agit d'abord d'un effectif d'universitaires et de scientifiques de plus en plus étoffé. Il s'agit ensuite de l'organisation rigoureuse des espaces de recherche dont le nombre s'accroît de jour en jour. Il

⁶⁸Ricard (A.), 2004, op. cit.

s'agit enfin des universités africaines qui continuent de se développer malgré leurs multiples problèmes d'équipement et de fonctionnement. Ces universités offrent le minimum de financement à l'animation des laboratoires et aux rassemblements périodiques des chercheurs dans le cadre de séminaires, de colloques pour des débats de haut niveau sur la science, la technologie et particulièrement, les sciences humaines et sociales dont relèvent les études africaines. Leurs Ecoles doctorales sont des pépinières de futurs spécialistes d'études africaines.

En définitive, il s'agit de décoloniser l'histoire. C'est une approche normale de la perception afrocentrée des études africaines. Puisque c'est par la colonisation que les études africaines de langue européenne sont arrivées, c'est nécessairement par la décolonisation que l'état d'esprit que représente l'africanisme doit être déraciné. Ce déracinement doit se poursuivre même au niveau des Africains qui ont été formatés dans les conditions de l'africanisme.

L'ultime élément du contentieux est que malgré les progrès réels effectués par l'africanisme dans le sens de la connaissance de l'Afrique, les africanistes n'ont pris aucune initiative pour corriger ou invalider les thèses racistes élaborées au XVIIIème et XIXème siècle. Ces thèses sont laissées telles quelles et continuent de servir de fondement au savoir élaboré sur l'Afrique. Est-il si difficile d'affirmer que Hegel, brillant par ailleurs pour ses capacités d'analyse, a fait fausse route sur l'Afrique et les Africains ? Est-il si difficile de rappeler à propos du naturaliste suédois Carl Von Linné (1707 – 1778) qui a placé de propos délibéré au bas de l'échelle la race noire dans son système de la nature, qu'il s'est trompé ? Est-ce rabaisser le grand philosophe français Montesquieu que de souligner la fausseté de ces affirmations dogmatiques selon lesquelles l'Africain n'est pas une créature de Dieu ? Que peut-on craindre à demander au philosophe et historien britannique David Hume (1711 – 1776) d'apporter la preuve de ses affirmations sur l'infériorité congénitale naturelle du Noir ?

La plupart des africanistes du 20^{ème} siècle ont fondé leur réputation sur la qualité de leurs travaux de terrain en Afrique et sur leur compétence scientifique dans telle ou telle spécialité. Ils ont tous, notamment les anthropologues, enseigné à leurs étudiants l'importance des travaux de terrain. Pourquoi n'ont-ils pas regretté que leurs maîtres, les visionnaires du XVIIIème et XIXème siècle aient pu élaborer ces « vérités définitives » sans aucune enquête de terrain. L'autre alternative eût été d'organiser un colloque pour revisiter les thèses élaborées par leurs devanciers des temps anciens. Ils auraient ainsi défendu leurs amours africaines et rétabli la Science. Faute de ne pas l'avoir fait, ils ont donné l'impression qu'ils partageaient ces points de vue, ces thèses, ces dogmes que les Africains ne peuvent jamais accepter parce qu'ils sont en opposition irréductible aux réalités des sociétés africaines.

Mais que reprochent les Africanistes à leur tour aux Afrocentristes et plus généralement aux spécialistes africains d'études africaines ? La première chose est que ceux-ci seraient incompetents. Une telle accusation n'est pas étrangère à l'approche afrocentrée, par exemple, refuser de faire l'histoire par analogie. Le reproche leur est également fait de vouloir « décrocher l'Afrique de l'Occident » ! Le monde scientifique africain n'a-t'il pas vocation à devenir autonome ? De grands scientifiques en Afrique ne peuvent pas dans le cadre d'une coopération gagnant-gagnant, gérer ensemble avec le Scientifique du Nord les marchés de la Recherche tant dans les pays du Sud que dans ceux du Nord ? En définitive, le problème majeur des Africanistes, c'est de voir les spécialistes africains d'études africaines s'aligner sur les positions des critiques postmodernes, postcoloniales. Mais c'est oublier que c'est un Africain Cheikh AntaDiop qui a le premier remis en cause le « paradigme occidental ». C'est aussi oublier que c'est le philosophe congolais Valentin Mudimbe qui a lancé la déconstruction de l'africanisme tout comme l'Indien Edward Saïd a lancé la déconstruction de l'orientalisme.

Les africanistes font enfin, l'amalgame en traitant presque tous les spécialistes africains d'études africaines d'afrocentristes. Ce qu'ils regroupent sous cette appellation comporte en réalité trois catégories : les visionnaires ou idéologues, les militants et les scientifiques. Ils ont par contre raison de dénoncer les injures proférées par certains dans cette dernière catégorie. Le tigre n'a plus besoin de parler de sa tigritude a dit l' autre. Tel le tigre, le scientifique doit faire ses preuves en produisant. Ce sont ses résultats scientifiques et ses inventions techniques qui contribueront efficacement à la Renaissance Africaine.

Conclusion

Au-delà de l'exploration du passé de cette confrontation entre Africanistes et Afrocentristes, la première chose qu'il convient de retenir est que l'histoire africaine s'inscrit désormais dans une perspective afrocentrée. Les efforts déployés par les historiens africains et non africains visent à appréhender de l'intérieur l'historicité des sociétés africaines comme ils l'ont prouvé massivement en France et en Afrique, dans leurs réponses multiples et multiformes à la déclaration faite par le Président Nicolas Sarkozy le 6 juillet 2006 à Dakar.

Le contexte dans lequel les études africaines de langues européennes en particulier l'africanisme sont nées, expliquent les conflits et tous les débats qui s'y rattachent. Nous ne sommes plus au XVIIIème ni au XIXème siècle. Nos pays affirment aujourd'hui appartenir à des institutions communes qui promeuvent la paix et la coopération. Par ailleurs, les grandes puissances d'hier ne cachent plus, devant la montée de nouvelles puissances, qu'elles ont besoin plus que jamais de l'appui des pays du Sud. L'Afrique a répondu à cette sollicitation à sa manière et entre autres, dans le cadre de la francophonie.

L'étude a par ailleurs, montré que très peu de spécialistes occidentaux des études africaines parlent encore d'africanisme. Partout, l'accent est mis sur l'essentiel, c'est-à-dire les études africaines invitant ainsi comme Alain Ricard le souhaite, d'évoluer « de l'africanisme aux études africaines ».

Au-delà du plaidoyer que j'ai fait pour ma propre personne et pour tous les Scientifiques africains en vue de leur pleine reconnaissance, c'est un appel que je lance pour la mobilisation de tous : Africains d'Afrique, Africains de la diaspora, non Africains dans une coopération interuniversitaire et scientifique renouvelée pour l'Afrique. Il est en effet plus que jamais temps d'initier, de reprendre, de renforcer une coopération gagnant-gagnant en vue de faire des universités africaines et des espaces africains de recherche, de véritables centres de production de la Science et de la Technologie. Le développement du continent en dépend.

Bibliographie Indicative

Ageron (C. R.), 1994, La décolonisation française, Paris, Armand Colin.

Amselle (J.L.), Au fil des Cahiers, in Cahiers d'Etudes Africaines, L(2-3-4), 198-199-200, pp375-381.

Anignikin (C.S.), 2013, Les indépendances africaines cinquante ans après : nouveau regard sur le processus de décolonisation en Afrique noire, Cotonou, Editions Christone, 167 pages.

Anignikin (C.S.), 1980, Les origines du mouvement national au Dahomey (1900-1939), thèse de doctorat de 3^{ème} cycle, Université Paris VII Jussieu.

Anignikin (C.S.), 1998, Relations interethniques et interculturelles au Dahomey : la dynamique de la nation des origines à nos jours, thèse d'Habilitation, Université Paris VII Denis Diderot.

Asanté (M. K.), 1987, The Afrocentric Idea, PhilosophyTemple, University Press.

Ba Konaré (A.), sous la direction de, 2008, Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy, Paris, La Découverte.

Cheikh (A. D.), 1954, Nations nègres et culture, Paris, Présence Africaine.

Copans (J.), 1998, La longue marche de la modernité africaine : savoirs intellectuels, démocratie, Paris, Karthala, 1^{ère} édition 1990, 373p. 2^{ème} édition 1998.

Coquery-Vidrovitch (C.), 2009, Enjeux politiques de l'histoire coloniale, Marseille, Edition Agone.

Coquery-Vidrovitch (C.), 2010, Pluridisciplinarité et naissance de l'histoire africaine 1960-1976 in Cahiers d'Etudes Africaines, L(2-3-4), 198-199-200, 2010, pp 545-556.

Diallo (Y.), 2001, L'Africanisme en Allemagne hier et aujourd'hui, in Cahiers d'Etudes Africaines n° 161.

DipeshChakrabarty, 1992, Postcolonialité et artifice de l'histoire. Qui parle au nom du passé indien, in l'historiographie indienne en débat. Colonialisme, nationalisme et sociétés postcoloniales, Diouf (M.) dir, Paris, Karthala/Sephis.

Diouf (M.), dir, « l'historiographie indienne en débat... », Paris, Karthala/Sephis.

Dumont (R.), 1962, L'Afrique est mal partie, Paris Edition du Seuil.

Dumont (R.), 1980, L'Afrique étranglée, Paris, Edition du Seuil.

Hountondji (P.J.), sous la direction de, 2000, Economie et Société, le Bénin d'hier à demain, Paris, Edition l'Harmattan.

Ki-Zerbo (J. A.), 2003, A quand l'Afrique? Entretien avec René Holenstein, Edition de l'Aube/Edition d'en bas, Presses universitaires d'Afrique.

Mandani (M.), 2004, Citoyen et Sujet. L'Afrique contemporaine et l'héritage du colonialisme tardif, Paris, Karthala.

Ricard (A.), 2004, « De l'africanisme aux études africaines, Afrique et Histoire 1/2004, (Vol.2), pp171-192.

Schwarz (A.), 1980, Les faux prophètes de l'Afrique ou l'Afr(eu)canisme, Les Presses de l'Université Laval, Québec.